

LA CHÈVRE DU MONT SABOT

Conte recueilli de M. Edouard MOIRAUD à Fontenay-près-Vézelay par Mme M. DORE

Le Mont Sabot, c'est une butte qu'on voit de partout par ici. Autrefois, il y avait un monastère, dit-on, et aussi un village. Il n'y a plus qu'une église et un cimetière.

Dans ce village, il y avait une femme qui s'appelait Claudine. Elle avait une chèvre qu'elle appelait Rosette. Quand il faisait beau temps, Claudine attachait Rosette sur la butte, devant l'église, après un pieu, pour lui faire manger l'herbe. Tout allait bien.

Mais voilà qu'un jour, le loup aperçut la chèvre. «Une jolie chèvre, pense-t-il, elle ferait bien mon dîner». Il s'approche... à pas de loup. Il arrive si près, qu'il eut pu sauter dessus. Mais la chèvre le vit. Elle se mit à courir. Sa chaîne néanmoins l'empêchait; alors elle tourna à droite puis elle tourna à gauche encore et puis encore. On aurait dit les chevaux de bois. Le loup tournait aussi mais il ne pouvait l'attraper. Elle était drue. la chèvre à Claudine ! Elle se lassait pourtant. «Je vais être prise», se dit-elle.

Sur ce, elle se lança de toutes ses forces, comme si elle eut voulu casser la chaîne. Et voilà que cette chaîne qui était vieille et rouillée, et aussi à force de tourner peut-être, elle se cassa. Mon Dieu, comme Rosette courut. Elle courut droit sur l'église et s'y enfourna.

Cependant le loup était juste derrière et il entra aussi. Au collier de Rosette, il restait un bout de chaîne. Cette chaîne s'était prise dans le loquet. Si bien que la porte fut fermée. Les voilà tous les deux dans l'église ! Le loup était heureux. Il croyait bien qu'il la tenait. Cependant Rosette sauta sur les bancs. Il l'y poursuivit. Ils allaient vers l'autel d'un côté puis revenaient de l'autre. Et je te tourne, et je te tourne encore ! La pauvre Rosette s'essoufflait. Elle n'en fit ni un ni deux, elle sauta sur l'autel. Là le loup ne lui peut plus rien, croit-elle.

Malheureusement, il n'était pas bien haut cet autel. La gueule du loup était là, droit devant elle, avec ses yeux qui reluisaient et sa langue qui pendait. Rosette saute sur le retable. Les chandeliers en volent. Elle serait plus en sûreté si elle était plus haut. Alors, elle se ramasse sur elle-même et saute encore. La voilà sur le tabernacle ! Cette fois, le loup ne lui peut plus rien.

Il la regarde d'en bas, il enrage, il bave, il saute, il retombe, il essaie encore. Il ne peut pas. Un derrière de loup, c'est plus lourd qu'un derrière de chèvre.

Rosette, elle, retrousse sa babine supérieure; on dirait qu'elle rit pour se moquer de lui. Mais tout cela avait fait du bruit.

Le Louis qui piochait sa vigne, avait entendu quelque chose. Il se met à monter pour aller voir. Et voilà que Claudine sort dans son jardin pour regarder Rosette. Pas de Rosette ! «Mais, où donc est-elle ? Elle s'est sauvée. Oh ! la mâtine ! Mais ne me l'aurait-on pas volée ? Claudine se met à courir. Elle pense : «Il faudrait peut-être bien que je prévienne le garde champêtre; il m'aiderait». «Dépêche-toi, lui crie-t-elle en passant; on m'a pris ma chèvre sur le Mont Sabot».

Le garde prend sa casquette et sa plaque et la suit. «Le Mont Sabot, c'est l'église, il faudrait peut-être bien que je prévienne le curé», pense-t-il à son tour. Il passe par la cure et il crie : «Monsieur le Curé, il faut vous dépêcher, il y a des voleurs dans l'église !».

Le curé se met à courir aussi. Cela faisait une procession. Il y avait le Louis avec sa pioche, le garde avec un gourdin, Claudine qui n'allait pas bien vite, et puis le curé pour finir, qui allait encore moins vite à cause de son ventre.

Ils arrivent et s'arrêtent pour souffler. Ils regardent. Point de Rosette ! Ils battent les buissons. Où donc est-elle ? Mais voilà que le curé s'aperçoit que la porte de l'église est fermée. «Je l'avais laissée ouverte après ma messe pour aérer », dit-il. Ils y courent. La porte ne s'ouvre pas. Le curé pousse mais il est impuissant. Le Louis essaie. Il ne peut pas non plus. «Elle est fermée du dedans, dit le garde. Fermée du dedans ? Comment cela se peut-il ?» Ils s'y mettent tous les trois. A force, la porte cède, le loquet s'est arraché ! Mais que voient-ils ? «Un loup, dit le garde; jamais il n'y a eu de loup jusqu'ici». Claudine pleure, tendant les bras en criant : «Ma Rosette, ma pauvre petite Rosette !» Monsieur le Curé lui dit : «Sacrilège ! Sur le tabernacle. Il y a sacrilège.»

Rosette, elle, ne s'occupe pas de sacrilège. Elle saute en bas vers Claudine qui l'embrasse et la caline tout comme si c'était un enfant. Le Louis et le garde eux sont occupés par le loup. Ce n'est pas facile. Il mord le Louis. Mais le garde l'a atteint sur la tête d'un coup de gourdin et le Louis lui ouvre le ventre avec sa pioche. Il est à terre. Ils lui attachent la gueule avec le bout de chaîne resté au collier de Rosette et le garde va chercher ce qu'il en reste au pieu pour lui attacher les pattes. Il est bien pris !

Et voilà comment, au Mont Sabot, ce n'était pas les loups qui prenaient les chèvres, c'était les chèvres qui prenaient les loups !

*

Version en morvandiau

Lai bigue du mont sabot

L'Mont Sabot, ço eune butte qu'on voit d'partout pour d'ichi. Dans l'temps ll'aivat un monastère qu'a ditons, et peue un villaize. A y'ez pu ran qu'eune églie

et peue un ceumtiée.

Dans c'te villaize, y'aivat eune fomme que s'aïppelat Glaudine. Inn' aivat eune bigue qu'inn' aïppelat Rosette. Quand a yi faite brave temps, Glaudine aitaissat Rosette chu lai butte, d'vant l'aiglie aïprée un peau pour ll'i faie m'zer l'harbe. Çai aïllat brâment. Ma v'là qu'un zour, l'loup vouaigit lai bigue. «Eune brave bigue, qu'a s'dit, inne faire ben mon goûter». A s'appeurce... ai pas d'loup. A l¹ airrive chu prée qu'a l'eut pu joupper d'chu. Ma lai bigue le vouaigit. Inn' se mettît ai courre, ma lai chaîne l'empizat, alors Inn' tournat ai draite, peue inne tournat ai gouasse, en quouai et peue enquouai. On irat dit les sevaux d'bois. L'loup tournat aïtout, m'a a n'peuvat pas l'aïttraïpper. Inn' aïtat drue lai bigue ai la Glaudine ! Inne se lassat pourtant. «I vas ête prie», qu'inn se dit. Là d'chu, inne se lancît d'toutes ses forces, coumme s'inne veulât casser lai chaîne. Et v'la que c'te chaîne, qu'aïtat vieille et peue reuillée, et peue enquouai ai fasse d'tourner p't'ête ben, inne se cassît. Mon Dieu, coumme inne couhit, Rosette ! Inne couhint dra chu l'églie et peue inne s¹lly enfournît. Ma l'loup aïtat dra pour darriée; a l'entrit aïtout. Ma v'la qu'aïprée l'coyer ai Rosette a Il'y restat un bout de chaîne; A s'peurnît dans l'yocat chu ben qu'caït fromît lai porte. Les v'la tous deux dans l'églie ! Le loup état hueux. A craïgeat ben qu'a lai tnat, lai bigue ! Ma Rosette inne joupît chu les bancs. A lai poussiguit. A l'aïllains vée l'autel d'un coûté et peue a l'ervenains de l'autre. Et y t'tourne, et y t'tourne enquouai ! Ma lai pour Rosette çait l'essouflat. Inn' n'en faitît ni aïgne ni deux; inne joupît chu l'autel ! L'loup Il'y peuvat pu ran qu'inne craïgeat. Malhusement, a l'aïtat pas ben haut c't'autel. Lai gueule du loup état là, dra là, avec ses joux qu'teurleuchains et peue sai langue que pendat. Rosette, inn' jouppe chu l'ertâble. Les chandeliers en voulont. Inne s'ra mieux enquouai s'inne état pu haut. Inn' se raimaisse chu li et peue inne saute enquouai. Lai vl'a chu l'tabernacle. C'te coup-là, l'loup Il'y peut pu ran. A l'ergade d'pour dessous, a l'enraize, a bave, a jouppe, a l¹ertimbe, a l'essaïge enquouai. A n'peut pas. Un cul de loup, ço pu lourd qu'un cul de bigue. Rosette, li, inne ertrousse sai babine, on dirat qu'inne rigole pou se foutte de li. Ma tout cha aivat fat du breut. Le Louis, qu¹pieussat sai vigne, a l'aivat entendu quinqe soue. A s'mat ai monter pou v'nie vouae. V'la aïtout qu'Glaudine inne sort dans son courtil pour ergarder Rosette. Point de Rosette ! «Ma, vous don qu'inn ôt ? Inn s'o sauvée. Oh ! lai saloprie ! Ma p't'ête ben qu'on m'lée prie ? Glaudine se mat ai courre. Inne pense «A faurat, p'tête ben, qui l'diteue au ga'de champêtre, a m'aïnderat. «Dépouasse-ta, qu'inne Il'y crie en paissant, on m'ée pris mai bigue chu l'Mont Sabot», L'gade, a prend sai casquette et peue sai plaque et peue l'ai sit. «Au Mont Sabot, ç'ôt l'églie; a faurat p't'ête ben qui I'diteue au prête», qu'a pense. A paisse pour la cue et peue a crie : «M'sieu l'Curé, a faut vous dépouasser, a gniée des voleurs dans l'églie !». L'prête s'mat ai courre aïtout. ÇOEai faitat eune procession : Gn'aivat l'Louis aïquand sai pieusse, l'gade aïquand un gourdingne, Glaudine

qu'aillat pas ben vite, et peue l'prête pou finite, qu'aillat enquouai moins vite, raipport ai son ventre. A l'airrivont; a s'arrêtont pou erprens vent, et peue a se mettont ai ergarder tout partout. Point d'Rosette ! A baittons les bouéssons. «Vou donc qu'inn-ôt ?». Mais v'la l'prête qui s'aiparçoit qu'lai porte de l'églie ôt fromée. «Je l'avais laissée ouverte après ma messe, pour aérer», dit-il. All' y couhons tourtous. Lai porte veut pas s'ouvrie. L'prête pousse, ma a peut pas. L'Louis essaige, a peut pas non pu. «Inn' o fromée d'pour dedans», qu'dit le gade. Fromée d'pour dedans ? Coumment don qu' ç'ai sôt fat ?» A s'Il'y mettons tous trois. A fosse, lai porte cède; l'yocat s'ôt arraissé ! Ma quoique ç'ôt qu'a vouaigeons ? Un loup. «Un loup, qu'dit l'gade; zaimas a Il'ée eue d'loup pour d'ichi !». Lai Glaudine inne pleue en tendant les bras : «Mai Rosette, mai pour petite Rosette !». L'prête, li, a dit : «Sacrilège !... Sur le tabernacle !... Il y a sacrilège !». Rosette, li, inne ne s'occupe pas d'sacrilège. Inn' jouppe ai bas vée Glaudine que lai biche et peue qu'lai mijote tout coumme si ç'aitat un petit. L'Louis et peue l'gade a sont aiprée l'loup. ÇOEai n'ôt pas âgé; a mord le Louis. Ma l'gade Pée aitraippé chu lai tête d'un coup d'gourdingne et l'Louis a Il'ouvre le ventre aiquand sai pieusse. A l'ôt ai-bas ! A Il'aitaissons lai gueule aiquand l'bout de chaîne aiprée Rosette, et peue l'gade va sarser ce que Il'en reste aiprée l'peau pou Il'aitaisser les pattes. A l'ôt ben pris !

Et v'la, coumme, au Mont Sabot, ç'aitât pas les loups qu'peurnains les bigues, c'aitât les bigues que peurnains les loups.

in «Bulletin de la Société d'Etudes d'Avallon», t. 65, 1969-1971, pp. 21-25.